

Thierry Bisson

## Munch et le féminin

*L'agoraphobie, telle que je l'entends, prendrait en charge une angoisse autre et d'ailleurs Munch la décrit ainsi : une angoisse d'anéantissement. Une angoisse qui, à mon avis, est beaucoup plus primitive et qui échappe au symbolique c'est-à-dire qui échappe à une chaîne signifiante. Une angoisse qui relève de situations dans lesquelles le sujet peut se sentir envahi comme le décrit Munch.*

*Il n'y a pas, à mon sens, dans l'agoraphobie de chaîne associative telle que celle qui peut relier le cheval et le fait pipi du petit Hans.*

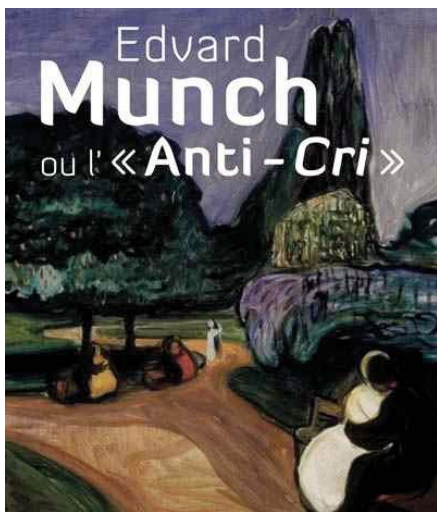
*Vous avez des patients qui peuvent vous dire comme ça indifféremment : quand je regarde des étoiles, un soir d'été, je me sens perdu dans l'univers et là je me mets à flipper.*

*Et le même patient dira : quand je regarde la mer c'est pareil, quand je regarde l'horizon, c'est pareil, quand je suis à la montagne et que je regarde le ciel, il m'arrive la même chose.*

*Donc je crois que ça échappe à une logique du signifiant mais par contre, il y a des points communs dans ces phobies c'est le sentiment de se perdre dans l'univers, d'être dans un truc qui nous dépasse et qu'on ne peut pas arrêter. C'est comme s'engager sur une autoroute et ne plus pouvoir s'arrêter et si je ne peux pas m'arrêter, je vais avoir peur. Dans l'avion, je ne vais pas pouvoir arrêter l'avion, ce n'est pas possible. C'est un discours que j'entends fréquemment et qui échappe à mon avis à l'angoisse liée au phallus.*

*Je crois qu'on est dans quelque chose de plus archaïque avec des tentatives de prise en charge du symptôme, avec des distances et des éléments presque délirants ou délirants sur certains points.*

Ce texte a été retranscrit à partir de ma communication par Élisabeth Blanc. Je lui en suis extrêmement reconnaissant. Il reflète certaines difficultés « techniques » que je n'ai pas voulu gommer ici. Néanmoins les illustrations qui manquaient seront ici visibles.



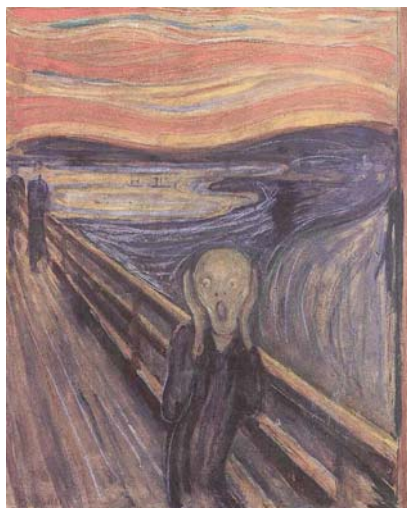
Alors voilà, je viens de faire un acte manqué parfaitement réussi, j'avais préparé plein de diapositives sur Edvard Munch pour les faire passer pendant que j'essaye de parler et puis il n'y a plus rien sur mon disque dur. J'ai arraché la batterie en mettant l'ordinateur dans le cartable et je ne retrouve plus rien. Alors je n'ai pas beaucoup de solutions, à part vous faire passer le bouquin que j'ai acheté à Paris l'année dernière à une très belle exposition sur Edvard Munch, à la pinacothèque, une exposition intitulée : l'anti-cri. Je suppose que c'est parce que le cri est une peinture tellement connue qu'elle finit par nous aspirer et aspirer l'œuvre de Munch tout entière.

D'ailleurs à mon avis, c'est une des propriétés de ce tableau.

C'est à partir de ce tableau que j'ai eu envie de m'intéresser à ce peintre, c'est à partir de ce tableau que j'ai découvert Munch, enfin comme tout le monde je connaissais l'existence de ce tableau qui

est peint pour représenter une crise d'agoraphobie qui surprend Munch alors qu'il se promène sur une jetée, près d'un fjord en Norvège.

Ce tableau : le cri, a été réalisé en plusieurs exemplaires et fait partie d'une série que Munch appelait : « la frise de la vie ». Munch aimait peindre plusieurs fois le même tableau.



Cri 1893



Cri 1910



Cri 1895

Ce tableau a la particularité comme on me le faisait remarquer l'autre jour, de nous aspirer, c'est-à-dire que ce qu'il est censé représenter : la crise d'agoraphobie, je dirais presque qu'on peut la ressentir en voyant ce tableau et particulièrement en voyant les formes ondulantes dans lesquelles le ciel et la mer du fjord se mélangent.

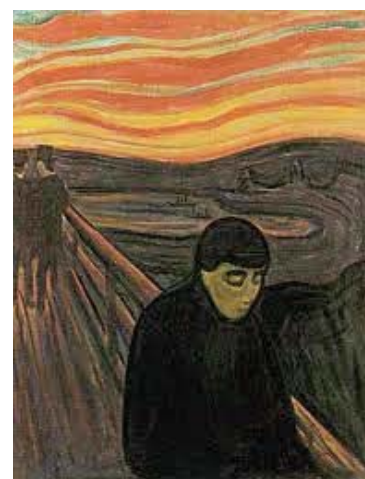
C'est d'ailleurs ce que dit Munch du tableau, il dit : je me promenais sur un sentier avec deux amis, le soleil se couchait et tout à coup le ciel devint rouge sang, je m'arrêtais fatigué et je me suis appuyé sur une clôture, il y avait du sang et des langues de feu au-dessus du fjord bleu, bleu noir.

Ce n'est pas du tout la même chose dans ce tableau qui ressemble au cri et qui s'intitule : « désespoir »

Donc, tout se mélange dans cette représentation de la crise d'agoraphobie, y compris Munch lui-même qui se représente dans le tableau. On voit sa figure qui ondule et le corps de Munch ondule alors qu'il est appuyé sur la rambarde, comme s'il se fondait lui-même dans le tableau, comme s'il était aspiré par les éléments. Lorsqu'il dit : il y avait du sang et des langues de feu sur le fjord bleu noir et mes amis continuaient d'avancer tandis que je restais, tremblant d'anxiété. Je sentis un cri infini qui passait à travers l'univers.

Moi, ce qui m'intéresse dans cette histoire-là, chez Munch, c'est en quoi cet artiste peut nous faire comprendre quelque chose de cette terreur, de cette agoraphobie qui le traverse à ce moment-là et qui l'accompagnera tout au long de sa vie, à tel point qu'il va faire pas mal de séjours dans des hôpitaux psychiatriques.

Quand on regarde cette œuvre, on voit que sur le bord droit du tableau, il a peint une ligne verticale comme s'il avait voulu mettre un cadre au tableau, non pas un cadre complet mais un bout de cadre qui viendrait juste border le côté droit du tableau comme s'il y avait



Désespoir

quelque chose qui devait être limité de ce côté-là.

Dans ce tableau, on peut dire qu'il y a trois éléments qui restent droits :

- Ce bord.

Comme on le disait l'an dernier avec Philippe Késy, il faut que quelque chose vienne limiter une jouissance, arrêter cette ondulation, comme si le peintre avait voulu arrêter quelque chose.

- La rambarde.

La rambarde qui se trouve là.

- Ses amis au loin.

Seuls ces éléments du tableau sont rectilignes. D'ailleurs les amis sont représentés assez raides, avec des hauts de forme, des lignes droites.

Moi, je vois là-dedans quelque chose d'une opposition entre ce qui serait un référentiel au phallus, ce qui est droit et quelque chose qui relèverait de la jouissance féminine qui englobe le tout et qui englobe Munch lui-même.

Pourquoi j'y vois ça ?

Je m'intéresse depuis longtemps à la question de l'agoraphobie et on a observé avec Philippe quelques cas cliniques de patients agoraphobes. Vous-mêmes en avez sans doute rencontré.

Je précise d'abord ce que j'entends par agoraphobe.

J'oppose l'agoraphobie à la phobie classique. Cela fait plusieurs années que j'essaie de penser les choses comme ça.

Freud, d'ailleurs, au début quand il s'intéressait à la phobie faisait cette distinction et puis après il l'abandonne pour ne pas y revenir.

Je pense que c'est dommage, pour moi, l'agoraphobie ce n'est pas une phobie comme les autres et que l'angoisse qui tente d'être prise en charge par cette agoraphobie, n'est pas relative à la castration.

Je sais qu'on n'est pas tous d'accord là-dessus. Je suis têtu mais j'ai quand même entendu ce que mes collègues de l'AEFL me disaient par rapport à l'agoraphobie et je vais expliquer ma position.

L'agoraphobie, telle que je l'entends, prendrait en charge une angoisse autre et d'ailleurs Munch la décrit ainsi : une angoisse d'anéantissement. Une angoisse qui, à mon avis, est beaucoup plus primitive et qui échappe au symbolique c'est-à-dire qui échappe à une chaîne signifiante. Une angoisse qui relève de situations dans lesquelles le sujet peut se sentir envahi comme le décrit Munch.

Il n'y a pas, à mon sens, dans l'agoraphobie de chaîne associative telle que celle qui peut relier le cheval et le fait pipi du petit Hans.

Vous avez des patients qui peuvent vous dire comme ça indifféremment : quand je regarde des étoiles, un soir d'été, je me sens perdu dans l'univers et là je me mets à flipper.

Et le même patient dira : quand je regarde la mer c'est pareil, quand je regarde l'horizon, c'est pareil, quand je suis à la montagne et que je regarde le ciel, il m'arrive la même chose.

Donc je crois que ça échappe à une logique du signifiant mais par contre, il y a des points communs dans ces phobies c'est le sentiment de se perdre dans l'univers, d'être dans un truc qui nous dépasse et qu'on ne peut pas arrêter. C'est comme s'engager sur une autoroute et ne plus pouvoir s'arrêter et si je ne peux pas m'arrêter, je vais avoir peur. Dans l'avion, je ne vais pas pouvoir arrêter l'avion, ce n'est

pas possible. C'est un discours que j'entends fréquemment et qui échappe à mon avis à l'angoisse liée au phallus.

Je crois qu'on est dans quelque chose de plus archaïque avec des tentatives de prise en charge du symptôme, avec des distances et des éléments presque délirants ou délirants sur certains points.

Quand quelqu'un vous raconte que quand il est dans un avion, il est sûr que s'il se lève, l'avion va tomber ou qu'il est sûr que quand il voit passer l'hôtesse de l'air avec un air préoccupé c'est parce qu'il y a le feu à un réacteur.

Ces patients ne vous disent pas je crois, ils en sont sûrs. Toutes les manifestations d'angoisse sont liées à cette certitude. Cette certitude est évidemment délirante. Il y a vraiment quelque chose qui échappe à la raison à ce moment-là.

Ce qui veut dire que par rapport à ces angoisses, les mécanismes habituels de prise en charge ne fonctionnent pas.

Les mécanismes de défense sont beaucoup plus lourds.

Cependant, il y a quand même quelque chose dans cette agoraphobie qui rappelle la phobie, c'est-à-dire que dans ces deux types : la phobie qu'on pourrait dire classique et l'agoraphobie, le sujet donne rendez-vous à l'angoisse.

Dans les deux cas il y a bien ce rendez-vous, sauf que dans l'agoraphobie, j'y vois, avec un peu de malice quelque chose de féminin. Dans l'agoraphobie, l'angoisse peut poser un lapin : c'est-à-dire qu'on peut donner rendez-vous à l'angoisse à l'aéroport (à moins que ce ne soit elle qui vous donne ce rendez-vous) et il arrive qu'elle ne soit pas là, ce qui n'est pas le cas avec le cheval du petit Hans, les araignées, les serpents etc. l'angoisse est toujours là.

Il arrive aussi que l'angoisse soit ailleurs, là où on ne l'attend pas. C'est-à-dire que si elle n'est pas à l'aéroport elle peut être plus loin, à l'arrivée. Il y a quelque chose qui échappe à une localisation précise, même si après le reste et surtout les mécanismes de défense, d'évitement, etc., se mettent en place de la même manière.

Sauf qu'à ce moment-là on peut dire que même l'angoisse, elle n'est pas toute, pas toute au même endroit. C'est là que je fais le lien avec la question du féminin : il y a vraiment quelque chose qui échappe.

Ça c'est un point, mais j'avoue que je n'ai pas de réponses, j'ai plus de questions que de réponses. Par exemple, je me pose beaucoup de questions sur la différence entre l'expérience mystique et la crise d'agoraphobie. Les mystiques racontent quelque chose qui ressemble à ça, pas forcément les grands mystiques mais les personnes qui ont fait l'expérience de rencontrer la foi. Des gens qui comme moi étaient des mécréants et qui à un moment donné de leur vie disent : voilà, je ne sais pas ce qui m'arrive, il s'est passé quelque chose, une vibration, j'ai été traversé par quelque chose et depuis j'ai la foi. Voilà, là ce sont des mystiques ordinaires mais qui, à un moment donné vont être traversés par quelque chose et eux, ils en font une expérience qu'ils arrivent à symboliser. Ils peuvent être terrorisés à un moment mais ensuite ils arrivent à mettre des mots dessus.

Pourquoi ? Qu'est ce qui va différencier ? Si mon hypothèse est vraie, pourquoi certains deviennent mystiques et d'autres agoraphobes ?

Alors là je me suis un peu creusé la tête et, par association d'idées, j'ai relié ça à quelque chose qui relève de la théorie szondiennne.

C'est un autre de mes chevaux de bataille : Szondi dans sa théorie des pulsions, a une approche tout à fait comparable aux théories freudiennes des pulsions.

Parmi ces pulsions, il y en a quatre, il y a une pulsion qu'il appelle la pulsion du moi.

Il la décompose comme les autres en deux facteurs.

De ces deux facteurs retenons le facteur p comme Paranoïa et Jacques Schotte qui est un des descendants spirituels de Léopold Szondi, dit que, à partir de ce facteur se pose une question qu'on entend quand on prononce la phrase : je suis l'autre.

Cette phrase là on peut l'entendre de deux façons : je suis l'autre comme si j'étais inclus dans l'autre : ce que Szondi appelle le moi participatif, étant inclus dans l'autre je participe du Tout, et je suis l'autre dans un sens opposé, j'englobe tous les autres, je suis les autres.

Je me suis dit qu'on pouvait repérer là une position du sujet qui pourrait expliquer, ou du moins rendre compte de la différente manière d'interpréter ou de ressentir cette expérience mystique d'un côté, d'anéantissement de l'autre.

Le problème parce que ça ne fait pas longtemps que je fais cette hypothèse, est que je n'ai pas encore approfondi cette question.

Mais Szondi a également élaboré un test qui peut refléter comment le sujet se positionne dans cette affaire-là.

J'ai d'ailleurs une belle hypothèse à vous suggérer c'est de voir comment les agoraphobes peuvent se soumettre à ce test-là. J'ai envie de travailler là dessus, on pourrait aussi faire travailler quelques étudiants, ou travailler avec eux.

Ce sont vraiment des questions que je me pose.

Je voulais aussi mais ça, ça va être plus compliqué, je voulais que vous participiez (le moi participatif et le moi inflationniste !), que vous m'aidiez à élaborer, dans une discussion, notamment à partir d'un truc que j'ai également trouvé à la pinacothèque.

J'ai découvert cette revue qui s'appelle le cahier dessiné, (revue passionnante pour les gens qui s'intéressent aux arts graphiques), c'est édité par Le Seuil, et à l'intérieur, à côté de Reiser, on a conte écrit et dessiné par Munch.

Je voulais vous montrer ça, je voulais vous lire le texte, je vais le faire bien qu'il n'y ait pas les illustrations qui sont proches des dessins qui circulent.

Cela s'appelle : Alpha et Omega, et c'est sous titré : « Un conte cruel et grotesque écrit et dessiné par Edward Munch ».

Alpha et Omega étaient les premiers êtres humains de l'île, Alpha était allongé à terre. Alpha s'était endormi et rêvait, Omega l'aperçut et s'approcha de lui, pleine de curiosité. Omega brisa la tige d'une fougère, le chatouilla et l'éveilla.

Alpha aimait Omega, le soir ils restaient assis tout près l'un de l'autre et regardaient la colonne de lumière de la lune tremblotante sur la mer qui entourait l'île.

Ils s'enfoncèrent dans la forêt.



Dans les bois existaient beaucoup d'animaux et de plantes étranges, il régnait une obscurité remplie de mystères et s'y trouvaient aussi beaucoup de petites fleurs ravissantes.

À un moment, Omega eut peur et se réfugia dans les bras d'Alpha.

Souvent, l'île était inondée de soleil.

Omega s'allongea un jour à l'orée du bois, Alpha était assis à l'ombre d'un arbre un peu à l'écart.

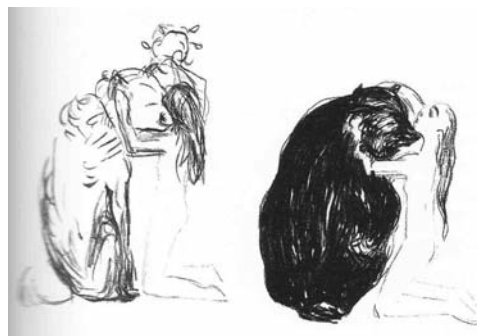
Un énorme nuage monta de l'océan, recouvrit le ciel et projeta son ombre sur l'île. Omega appela mais Alpha ne l'entendit pas. Omega vit alors qu'Alpha tenait la tête d'un serpent entre ses mains, en regardant ses yeux qui luisaient. C'était un serpent énorme qui s'était faufilé entre les fougères et avait rampé le long de son corps.



Soudain, la pluie se déversa du ciel et ils furent pris de terreur. Lorsqu'Alpha rencontra le serpent, il le combattit et le tua, Omega regardait de loin.



À un autre moment elle rencontra l'ours, Omega tressaillit en sentant la fourrure de l'ours contre son corps, lorsqu'elle passa son bras autour de son cou, le bras disparut dans l'épaisse fourrure.

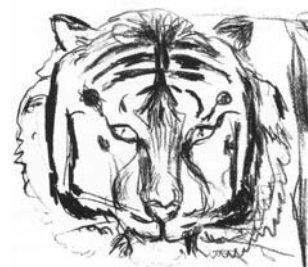


Omega rencontra une hyène poète qui avait la toison râpée, les mots d'amour convenus qu'il lui adressa ne l'émurent guère, elle tressait de ses mains une couronne de laurier tout en rapprochant sa jolie petite figure de son visage renfrogné pour le couronner.

Le tigre s'approcha et colla sa tête cruelle contre la figure d'Omega, Omega ne tremblait pas, elle laissa sa petite main dans la gueule du tigre, elle lui caressa les dents.



Lorsque plus tard, le tigre rencontra l'ours, il sentit l'odeur d'Omega, le parfum de la pâle fleur du pommier qu'Omega embrassait chaque matin au lever du soleil. Ils se battirent et s'entre-déchirèrent.



Tout à coup,



comme sur un damier qui n'avait pas encore été inventé, les pièces changèrent de place, Omega se blottit contre Alpha

Remplis de curiosité, mais sans comprendre le jeu, les animaux allongeaient le cou et regardaient

Les yeux d'Omega étaient changeants, d'ordinaire, ils étaient d'un bleu clair mais quand elle regardait ses amants, ils devenaient noirs et prenaient des lueurs rouge carmin, il lui arrivait alors de cacher sa bouche derrière une fleur.

Le cœur d'Omega était inconstant, un jour Alpha la vit, assise près de la rivière, en train d'embrasser un âne couché sur ses genoux, Alpha alla chercher l'autruche et s'appuya sur son cou, Omega cependant ne leva pas les yeux et ne se laissa pas distraire de ses baisers.

Omega se sentit lasse de ne pouvoir posséder tous les animaux de l'île, elle s'effondra dans l'herbe, toute éplorée, puis elle se releva et erra dans l'île et rencontra le porc, elle se mit à genoux et cacha son corps dans sa longue chevelure noire puis, elle et le porc se regardèrent.

Cependant, Omega s'ennuyait. Une nuit, alors que la colonne d'or de la lune tremblait sur l'eau, elle s'enfuit sur le dos d'un cerf, de l'autre côté de la mer vers les pays verts sous la lune.



Alpha demeura seul sur l'île. Une nouvelle descendance s'était

multipliée, ils s'assemblèrent autour d'Alpha en l'appelant Père, c'était des petits cochons, des petits serpents, des petits fauves et autres créatures bâtardes de l'homme. Il désespéra.

Il courut le long de la mer, le ciel et l'eau se teignirent de sang, il entendit des cris dans l'air et se boucha les oreilles. La terre, le ciel et la mer frémirent et il ressentit une grande angoisse.

Un jour, le cerf ramena Omega, elle alla vers lui alors qu'il était assis sur la plage.

Alpha sentit son sang bouillonner, les muscles de son corps se gonfler et il frappa Omega avec une telle violence qu'elle mourût. Comme il se penchait sur la morte, il vit son visage et fut frappé de frayeur par son



regard qui était le même lorsqu'elle regardait les animaux quand il l'avait tant aimée.

Alors qu'il restait ainsi à la contempler, il fut assailli par tous les enfants et les animaux de l'île qui le déchirèrent.



La nouvelle espèce remplit l'île.



Pourquoi, je vous ai lu ce conte ?

Et bien c'est à cause de cette phrase-là : il courut le long de la mer, le ciel et l'eau se teignirent de sang, il entendit des cris dans l'air et se boucha les oreilles. Le ciel, la terre et la mer frémirent, il ressentit une grande angoisse.

À quel moment ?

C'est exactement ce qu'il décrit lorsqu'il a cette crise au bord du fjord alors qu'il se promène avec ses amis. La même crise quand il décrit le cri.

Ça, c'est le moment où il y a tous ces enfants d'Omega qui reviennent.

Voilà, je n'arrive pas à relier ça, si ce n'est qu'encore une fois la question d'Omega, c'est-à-dire du féminin qui englobe tout et le fruit de toutes ces unions avec tout ce qui est vivant dans l'île se présente à Alpha à ce moment-là. C'est cela qui l'angoisse. Encore une fois peut être, c'est la question de la jouissance féminine qui est capable de tout englober et de se multiplier à l'infini.

Voilà, j'essaye de comprendre et c'est vraiment dommage que je ne puisse pas vous montrer ces illustrations.



Ce tableau : le cri, il l'a peint plusieurs fois mais il y a un tableau qui s'appelle l'angoisse qui ressemble beaucoup au cri sauf que, dans l'angoisse, on voit une figure angoissée, effectivement mais il n'y a pas cette collusion, ce mélange entre le personnage et le fond de l'image.

Munch aimait bien peindre des sentiments, d'ailleurs il en a fait toute une série qu'il appelle la frise de la vie dont le cri fait partie, mais à aucun autre moment, il n'y a autant cette ondulation qui se mélange avec le personnage.

Il existe beaucoup de tableaux angoissants ou voulant représenter l'angoisse, je pense à la présentation d'Olivier Lenoir sur Alfred Kubin.

J'en ai trouvé d'autres illustrations sur internet, Kubin représente, il traduit l'angoisse mais jamais d'une manière qui implique autant le spectateur que Munch. C'est-à-dire que les tableaux de Kubin laissent toujours une échappatoire : il y a plein de petits personnages mais il y en a toujours un qui peut ne pas être concerné et qui continue de vaquer à ses obligations, comme si on pouvait y échapper alors que ce que nous fait ressentir Munch dans le cri est que lui-même ne peut pas y échapper, on ne peut pas y échapper : il n'y a pas de solution.

Bon et bien je vais m'arrêter là.